

Johan Nguyen

La médecine chinoise face aux cas Edouard Jeanselme et Donna Stewart



Edouard Jeanselme et Donna Stewart ne sont pas des patients comme les autres. Ce sont d'éminents Professeurs de médecine. Donna Stewart est notre contemporaine, Professeur de psychiatrie à l'Université de Toronto.

Edouard Jeanselme (1858-1935) est un Professeur de dermatologie de la Faculté de Médecine de Paris. Tous les deux vont être examinés durant un voyage en Chine par un médecin chinois. En 1898, Jeanselme est chargé par le Ministre des Colonies de rechercher les moyens de la prophylaxie anti-lépreuse dans les colonies françaises de l'Extrême-Orient. Pendant deux ans il parcourt ainsi le Siam, la Malaisie, le Vietnam, le Cambodge, le Laos, la Birmanie et le Yunnan. Durant son séjour à Yunnan-sen (actuel Kunming, dont Soulié de Morant sera le Consul peu d'années après), Edouard Jeanselme « consulte » le Dr Tchen, médecin chinois le plus réputé de la ville. Donna Stewart, lors d'un voyage à Beijing fait la connaissance involontaire du tourisme médical chinois : de façon impromptue, ses guides la conduisent à la « *mondialement connue* Imperial Academy of Natural Medicine » (Academy of Traditional Chinese Medicine ?). Là elle « bénéficie » d'une consultation gratuite du Professeur « A », un des plus réputé

de l'Académie. Edouard Jeanselme et Donna Stewart ont ainsi comme autres particularités communes de ne pas être malade (du moins à leur connaissance) et de rapporter leur expérience de la médecine chinoise dans un journal médical occidental (voir ci-après).

Les deux anecdotes médicales, à un siècle d'intervalle, d'une consultation chinoise d'un faux patient et d'une non-patiente sont similaires dans la dérision. Dérision bienveillante pour Jeanselme qui a l'initiative, réprobatrice pour Donna Stewart qui subit. Au-delà de la moquerie de nos éminents collègues, il y a pour nous, médecin acupuncteur français, d'autres éléments de réflexion. Dans la narration de Jeanselme : quelle est la réalité du mythe d'une médecine chinoise lente et individualisée ? Le Dr Tchen avec ses 50 consultations et ses 10 visites quotidiennes (et sa petite exagération) n'est-il remarquablement similaire au généraliste d'une ville de province française ? Dans la narration de Donna Stewart : quelle est la réalité du mythe de la prévention en médecine chinoise ? Comment concilier éthique et prévention en médecine chinoise ? Dans les deux narrations : quel sens donner aux « diagnostics » du Dr Tchen et du Pr « A » ? Sont-ce réellement des diagnostics ou bien s'agit-il d'autre chose ?

Dr Johan Nguyen
27, bd d'Athènes - 13001 Marseille
✉ johan.nguyen@gera.fr

Edouard Jeanselme. La pratique médicale chinoise. *La presse médicale*. mercredi 26 juin 1901. 298:300



... Pendant mon séjour à Yunnan-sen, ville de 100.000 habitants, capitale de la province du Yunnan, je n'ai pas résisté à la tentation de voir celui de mes confrères le plus réputé de ce grand centre, le médecin Tchen. Après avoir traversé un dédale de ruelles étroites et glissantes, j'arrive devant la demeure du grand praticien. La porte franchie, je me trouve dans une cour d'apparence modeste, dont le côté droit est

occupé par un réduit de quelques pieds carrés. C'est le cabinet de consultation, qui ne prend jour que par la porte grande ouverte. Le long des murs, auxquels pendent les planches d'anatomie chinoise, sont disposés des bancs sur lesquels attendent les clients. Dans une encoignure, derrière un bureau surchargé de piles de sapèques, dons des généreux clients, est confortablement assis le médecin, homme replet, proprement vêtu et la natte bien tressée. Il m'accueille avec le bon sourire du praticien heureux et affairé. Sans perdre de temps, tout en prenant le pouls

d'un malade, il m'indique un siège, me fait allumer une pipe par son fils qui assiste aux consultations, et m'offre une tasse de thé. Je vois défiler, en une vingtaine de minutes, cinq ou six sujets. Invariablement, notre confrère commence par tâter le poulx gauche en appliquant sur l'artère la pulpe des trois doigts médians et en exerçant des pressions graduées. Après une ou deux minutes d'examen, il passe à l'autre poulx. Il prend alors un pinceau et trace l'ordonnance, qui contient ordinairement huit à dix espèces de feuilles ou de racines. Le malade se retire après avoir déposé sur la table le montant des honoraires, c'est-à-dire 50 sapèques (environ 15 à 20 centimes de notre monnaie). Si j'en crois mon aimable confrère yunnanais, – qui, paraît-il, est enclin à l'exagération – il donne chaque jour de 40 à 50 consultations entre 7 heures du matin et 5 heures du soir. Puis il fait une dizaine de visites en chaise, de 6 à 9 heures, après son dîner.

Poussé par la curiosité, et peut-être aussi par le malin plaisir de mettre la science de cet honorable confrère en défaut, je prétextai des malaises imaginaires et je tendis mon poignet.

Après plusieurs minutes de silence, pendant lesquelles notre homme parut absorbé comme s'il résolvait un problème difficile, après force clignements d'yeux d'un air entendu, il m'apprit que j'avais de l'air dans le foie, et dans un autre organe que je n'ose nommer ; que cet air remontait dans l'estomac, qui était insuffisamment perméable, bref, que je digérais mal. C'était jouer de malheur, car à cette époque j'engloutissais cinq à six bols de riz sans la moindre flatulence. Je réclamai mon ordonnance, je déposai sur le coin du bureau une pile de sapèques, que le médecin chinois refusa énergiquement, et j'allai quérir sur-le-champ les drogues prescrites chez le pharmacien. Celui-ci fit verser d'abord 60 sapèques et, aussitôt en possession de la somme, il se mit à puiser les plantes dans des tiroirs et à les peser. Il déposait, une à une, chaque substance sur un petit carré de papier que ses fils pliaient avec dextérité ; puis il me remit le tout avec l'ordonnance. Je n'ai pas poussé plus loin l'expérience, par respect pour mon brillant appétit, dont la pharmacopée chinoise aurait peut-être eu raison.

Donna Stewart. Appropriate applause procedures. Canadian Medical Association Journal. 2008;178(3): 278.



[Lors d'une visite impromptue à l'« Imperial Academy of Natural Medicine », Donna Stewart « bénéficie » d'une consultation gratuite avec le célèbre professeur « A »].

... Le traducteur m'a ordonné de poser ma main, paume vers le haut, sur un coussin

de satin rose souillé. Mon poulx a été palpé, ma langue scrutée. « A » m'a demandé mon âge et gravement questionné sur la prise de médicament. Un air de désapprobation a parcouru son visage quand je lui ai dit que je ne prenais rien. « C'est sérieux », a-t-il déclaré. « Vous avez le foie en surchauffe, un ralentissement et une stase du sang. » J'ai protesté que je me sentais très bien. « C'est sérieux », répéta l'interprète. « Absence d'éner-

gie, fatigue, sécheresse de la bouche et oublis. » « A », tristement approuva de la tête. Là encore, j'ai protesté : il faisait beau, mon énergie excellente, et ma mémoire bonne. « Parfois, a-t-il insisté, c'est ainsi pour les maladies sévères jusqu'au moment où c'est trop tard. Vous avez un besoin urgent d'un traitement ». J'ai expliqué que notre bus allait partir. Il a insisté pour que je m'occupe « de ma santé avant qu'il ne soit trop tard. ... Des centaines de patients viennent d'Amérique du Nord à mon hôpital avant qu'il ne soit trop tard ». Je n'étais visiblement pas une bonne patiente... Mais un athlétique prothésiste dentaire de 35 ans a été plus à l'écoute. « A » lui a indiqué qu'il était sérieusement malade avec une hypertension et une stase de la circulation et qu'il était sur le point d'avoir un diabète. Il s'en tira avec 300 US\$ pour un sac de plantes séchées de la taille d'un ballon de football. On lui recommanda de retourner sans faute dans trois mois. Il paraissait inquiet !